

c'est bien vieux !) nous avons parlé du tir à la cible de la Côte Saint-Luc. Comme toujours, on a fait autour de cette affaire et, naturellement, de notre article, la conspiration du silence. Que voulez-vous ? Nous n'appartenons, ni au genre vendu, ni à la juiverie : nous méprisons trop celle-ci et celui-là, et gardons notre franc-parler.

Un seul mot au sujet de ce tir à la cible : c'est une abomination, un déni de justice et un abus d'autorité. Ceux qui connaissent le droit, n'ont qu'à me contredire s'ils l'osent.

Je vous avouerai franchement que je croyais indépendants les ministères de ce que, par dérision, certains esprits frondeurs appellent la *Puissance* du Canada. Je trouve fort mal, de la part de ces écrivains, de se moquer ainsi de leur pays que les ministres eux-mêmes, dans une récente affaire d'expulsion, ont dit hautement n'être qu'une colonie vassale.

On eût cependant mieux fait de nous le dire plus tôt, puisqu'on était tous censés l'ignorer au Canada.

Le moyen de faire cesser la boucherie de la Côte Saint-Luc, c'est donc de s'adresser au ministre de la guerre en Angleterre, ou encore, en vertu du droit à tous ses degrés et sous toutes ses formes : droit romain, droit civil, droit des gens etc., de se protéger soi-même.

Il n'y a, en cette question, aucune idée de *socialisme*, ainsi que semblait le croire un des nos estimables confrères : le *Socialisme*, dit Proudhon, c'est la *Philosophie de la misère*. Or, ce n'est point cette philosophie qu'un autre confrère avait prônée.

Réclamer le droit du pauvre, du faible, de l'opprimé, n'est et n'a jamais été du socialisme, encore que la revendication soit faite en terme très vifs : on doit, avant tout, avoir égard aux circonstances, à la disposition des esprits, au fait par lui-même et dans ses effets.

Schaeffle, un des docteurs du socialisme, nous donne la vraie note, en cette définition : "Le socialisme, c'est la substitution du capital collectif au capital privé, c'est-à-dire un mode de production fondé sur la possession collective de tous les moyens de production, par tous les membres de la société."

Aussi, dans son Encyclique magistrale du 15 mai 1891, sur la Condition des ouvriers, le Saint-Père Léon XIII a-t-il nettement établi la théorie de l'Eglise, reconnue par le droit et par la raison : "Qu'il reste donc bien établi que le premier fondement à poser par tous ceux qui veulent sincèrement le bien du peuple, c'est l'inviolabilité de la propriété privée."

Le principe, à notre avis, n'a pas été du tout lésé par notre confrère accusé de socialisme : en ce qui concerne l'affaire de la Côte Saint-Luc.

Qu'on remarque bien que nous ne prenons pas parti pour ou contre l'un de nos deux estimables confrères ; nous discutons simplement sur une doctrine, essayant de rétablir les choses au point. Nos relations sont trop amicales de part et d'autre ; et, avant tout, la bonne foi de nos confrères est trop certaine, pour que nous voulions même essayer de... nous mettre entre l'enclume et le marteau : situation par trop malsaine et bien incommode, paraît-il !

J'ai eu le plaisir, le bonheur devrais-je dire, de lire un livre superbe. La première partie est une réédition, c'est vrai ; mais elle n'en garde pas moins une saveur, une grâce, une fraîcheur qui vous charme. Quant à la seconde partie, c'est tout simplement ravissant : récits de voyages, contes canadiens écrits d'une plume magique, renseignements intéressants nombre de familles canadiennes-françaises. Tout cela forme un livre superbe, ai-je dit, et je le répète. Il est vrai que l'auteur de ce beau livre, de ce bon livre, est connu du meilleur monde littéraire : c'est M. Gustave-Adolphe Drolet, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Grégoire-le-Grand, et son livre, c'est : *Zouaviana*.

Mais, taisons-nous : notre directeur doit écrire là-dessus, et je ne veux pas lui couper l'herbe sous le pied.

Je me contenterai de dire qu'il est fort paresseux :

depuis plusieurs mois, il doit rendre compte du joli livre *Labrador et Anticosti*, par le vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé Victor-A. Huard. Cet auteur doit être la patience personnifiée, et avoir une fameuse dose de charité, pour ne pas mettre notre confrère en demeure de parler d'un livre qu'on devrait voir sur toutes les tables, au Canada-français, avec *Zouaviana*.

Rodolphe Le Fort

CE QUE C'EST QU'AIMER !

Qui ne s'est souvent demandé ce que signifiait ce seul mot "aimer" ?...

Qui ne désire aussi être aimé ?...

Et, que serait la vie sans ce mot : amour, à la fois consolant pour la plupart des hommes, et douloureux, parce qu'ils ne sont pas aimés, pour quelques-uns d'entre eux ?

Aimer, c'est avoir une tendance marquée pour une personne, tendance qui nous la rend agréable, je dirai plus, nécessaire.

Aimer, c'est voir dans une personne une certaine perfection que d'autres n'ont pas.

Aimer, c'est attendre l'avenir, c'est se nourrir d'illusions, d'espérances, c'est vivre de l'amour, des rêves, voire même de la vie d'autrui.

Aimer, c'est voir dans un être le bonheur rêvé, c'est vouloir lire sa pensée et connaître ses penchants, ses aspirations ; aimer en un mot, c'est avoir en nous le sentiment d'une autre vie aussi chère que la nôtre propre.

En effet, quand une personne est aimée, — surtout si elle a des qualités tant intérieures qu'extérieures vraiment incontestables. — nous nous mirons en elle.

Nous voudrions être constamment à ses côtés ; notre visage à son aspect s'épanouit sous l'action de son tendre regard où nous cherchons toujours à lire sa pensée.

Nous suivons ses mouvements ; ses paroles résonnent à notre oreille comme une musique délicieuse, et sa voix trouve facilement le chemin de notre cœur.

Si par ses qualités et ses talents, elle est bien vue du public, nous éprouvons dans notre cœur un certain orgueil parce qu'elle nous fait honneur, et en même temps une jalousie justifiable de peur de nous la voir ravie.

La personne qu'on aime est-elle accablée sous le poids de la douleur ? nous souffrons pour ainsi dire en nous-mêmes ce qu'elle ressent, et nous cherchons à adoucir par nos tendresses et nos bonnes paroles le mal qui la consume.

Si par malheur, l'envie et la basse jalousie mettent tout en œuvre pour la faire s'éloigner de nous, parce que ces envieux et ces jaloux voient leur orgueil froissé, nous protestons de toutes nos forces contre cette conduite indigne et lâche de personnes qui souvent, se disent nos amis, et voudraient en elles-mêmes nous causer les plus grands torts.

Personne ne peut dire qu'il n'aime pas ; car les paroles de Shakespeare seront toujours vraies : "L'amour habite dans les plus belles âmes, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose."

Tous, tant que nous sommes, nous avons dans le cœur le germe fécond de l'amour que la trahison seule peut parfois détruire.

Et il est à regretter que trop de gens abusent de ce mot aimer, pour dire qu'ils trouvent quelqu'un de leur goût.

Paul Jory

PROVERBE

*Un amour vient après un autre :
Le cœur est fait étrangement !
Celui qu'on appelait le nôtre,
Celui que liait un serment,
Celui qui nous a pris des larmes,
Celui qu'on gardait à jamais,
Celui qui nous fit tant d'alarmes
Est mourant désormais.*

*Un amour vient après un autre :
Le cœur est fait étrangement !
Pour vous le mien n'est plus le vôtre :
Tous deux ont brisé leur serment.
Vous allez rire de mes larmes ;
Vous direz même que jamais
Je ne vous ai causé d'alarmes
Et que je vous aimais...*

*Un amour vient après un autre :
Mon cœur est fait étrangement.
Je pleurerai souvent le vôtre
Au souvenir de mon serment ;
Mais vous ignorerez les charmes
Que je goûterai désormais
Dans l'amour nouvel où mes larmes
Vont sourire à jamais.*

Henry Regardius.

MON JOURNAL

A mon frère et ami Joseph.

Lorsque le voyageur est près d'arriver au terme d'un long et périlleux voyage, il aime à se retourner pour mesurer du regard les distances franchies : il veut revoir les mers qu'il a traversées, les montagnes qu'il a gravies, les abîmes qu'il a côtoyés et se rappeler ainsi tous les dangers qu'il a courus. Alors, s'asseyant sur le bord du chemin, il se laisse bercer par le rythme entraînant des souvenirs : il pèse ses douleurs, une à une il compte ses joies, et, quand il a noyé l'amertume des unes dans la suavité des autres, il se relève, moins las pour continuer sa route.

Sur le chemin de la vie, l'homme quelquefois sent le besoin de dresser sa tente et de se reposer un peu ; dans les sentiers mystérieux de l'avenir vers lesquels j'avance d'un pas ferme mais un bandeau sur les yeux, un jour, sans doute, j'éprouverai ce désir de regarder en arrière : alors, je serai le voyageur au repos, toi, mon confident, mon ami, tu seras la lyre enchantresse : car, jour par jour, heure par heure, tu auras recueilli ce que le temps emporte de mes joies et de mes peines, de ma jeunesse, de moi-même. Si je pleure, si mon cœur a besoin d'amitié, je chercherai dans tes pages le souvenir du temps où je riaais, les souvenirs de ma famille. Je revivrai en toi les années enfuies. Peut-être même, en passant la main sur mon front, y retrouverai-je encore humide la trace du dernier baiser de ma mère, à l'heure du départ : peut-être une voix secrète me redira-t-elle ces paroles de mon père, mêlées aux souhaits de bonheur : "Mon fils, n'oublie pas Dieu".

Oh ! alors, le calme descendra dans mon âme, l'énergie reprendra ses droits et comme aujourd'hui, je te dirai : En avant ! A moi l'Avenir ! A toi le Passé !

Paul Herda de Cron

Epargner est absolument le seul moyen de faire une véritable fortune.—FRANKLIN.

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers pleins, les escaliers des temples usés, ceux des tribunaux couverts d'herbe ; quand enfin les médecins vont à pied, les boulangers à cheval et les lettrés en voiture, l'empire est bien gouverné.—(Pensée chinoise.)